

Dossier pédagogique

Softie

De Sam Soko



Documentaire – Kenya – 2020

Thématiques : Politique, Démocratie, Corruption, Militantisme, Engagement, Post-colonialisme

Résumé

Boniface Mwangi, surnommé Softie, a dédié sa vie au combat des injustices dans son pays, le Kenya. D'abord photojournaliste pour CNN, il couvre les violences post-élection de 2007, mais lorsque que ses photos sont jugées trop violentes pour être publiées, il s'engage dans l'activisme politique et la lutte pour la démocratie et contre la corruption au Kenya. Très actif, il est rapidement visé par les autorités. Arrêté, mis en prison, tabassé, cette répression ne fait que renforcer sa détermination et il passe à l'étape supérieure : il décide de se présenter aux élections régionales. Toutefois, mener une campagne propre contre des adversaires corrompus devient de plus en plus difficile. Son idéalisme et son optimisme semblent trouver leurs limites, et la situation commence à être dangereuse pour sa famille. Le sort de son pays doit-il passer, comme il l'a toujours cru, avant le sort de sa famille ?

Softie est un documentaire percutant sur la corruption qui empoisonne la politique kenyane ainsi que sa population, ainsi que sur la détermination et l'engagement sans limite d'un homme pour la démocratie et la liberté.

LE REALISATEUR



Sam Soko est un réalisateur et producteur de films basé à Nairobi qui recherche des histoires lui permettant de s'engager dans des espaces sociopolitiques. Son travail sur des projets d'alphabétisation civique dans les domaines de la musique, du documentaire et de la fiction lui a permis d'entrer en contact avec des artistes du monde entier. Il est co-fondateur de LBx Africa, une société de production kenyane qui a produit le court-métrage de fiction *Watu Wote*, nommé aux Oscars en 2018. Le premier long métrage documentaire de Soko, *Softie*, a été présenté en première au festival de films de Sundance en 2020.

KENYA



Superficie : 580370 km²
Population : 46.1 millions d'habitants
Croissance démographique : 2.7%
Population urbaine : 26.4%
Espérance de vie : 62.2 ans
Alphabétisation des adultes : 78%
Langues officielles : Anglais et Swahili
Autres langues : Ibuyu, Luyia, Luo, Kalenjin, Kamba, Gusii, Meru
PIB par habitant : 1677 dollars
Perception de la corruption (classement sur 175) : 145

Source : <https://www.jeuneafrique.com/pays/kenya/population/>

CONTEXTE POLITIQUE

Le Kenya a obtenu son indépendance en 1963 et a fait figure de modèle en matière de transition démocratique sur le continent. Son premier président, Jomo Kenyatta, était considéré comme l'homme fort du jeune pays qui mise sur les capitaux étrangers pour accélérer son développement. Pourtant, sous sa présidence, la corruption s'est répandue au sein du gouvernement et Kenyatta et sa famille ont profité de leur position pour s'enrichir et acquérir de grandes quantités de terres, attisant la colère de nombreux kényans sans terre. La marque laissée par Kenyatta est ainsi mixte : le pays s'est révélé un modèle de pragmatisme et de développement, mais avec un coût social important et de grandes violations des droits de l'Homme, notamment en rapport au traitement accordé aux opposants du président.

En 1978 Kenyatta décède et Daniel arap Moi lui succède à la présidence. Moi, aux prises avec la crise économique des années 80, adopte une ligne dure contre la contestation et officialise le statut de parti unique du KANU. Il poursuit et durcit également la répression, le musellement de la dissidence et les

détentions arbitraires démarrés par Kenyatta. Des pressions de la part du clergé, de la société civile et de la communauté internationale mènent toutefois à l'instauration du multipartisme en 1991. Les élections de 1992 ont été le théâtre d'intimidations à grande échelle des opposants au parti dirigeant et de harcèlement des responsables électoraux. Cela a abouti à une crise économique, propagée par la violence ethnique, le président étant accusé d'avoir truqué les élections pour garder le pouvoir. Pendant la présidence de Moi, la population kenyane subit un fort têt de chômage et une importante inflation dans un contexte fortement corrompu – Moi, une fois parti du pouvoir, et son régime seront accusés de détournements de fonds massifs, via un système de fausses exportations.

Le président Moi et le KANU continuent de dominer la vie politique jusqu'en 2002, avant que Mwai Kibaki ne lui succède, marquant une certaine progression dans la vie démocratique du pays. Cependant, Kibaki doit lutter contre un problème majeur : l'augmentation constante et incontrôlable de la corruption au sein du gouvernement et de la population kényane.

En 2007, le pays connaît une grave crise politique. Les résultats de l'élection présidentielle, qui voit la réélection de Mwai Kibaki, sont contestés par l'opposition et des violences éclatent dans l'ensemble du pays faisant plus de 1300 morts et 300 000 déplacés au sein du pays. Afin d'arrêter les violences, Kibaki et son opposant, Raila Odinga, ont décidé de travailler ensemble, plaçant Odinga au poste de premier ministre.

En 2010, à l'occasion d'un référendum, le pays adopte une nouvelle constitution limitant les pouvoirs du président et développant le gouvernement central. Suite à l'adoption de la nouvelle constitution, le Kenya devient une république démocratique à régime présidentiel où le président est à la fois chef d'Etat et chef du gouvernement et d'un système multipartite. La nouvelle constitution stipule également que le pouvoir exécutif national est aux mains du gouvernement tandis que le pouvoir législatif national est partagé entre le gouvernement et l'Assemblée nationale. Le pouvoir judiciaire est indépendant des deux premiers.

En 2013, Uhuru Kenyatta, le fils du premier président du pays Jomo Kenyatta, est élu après des résultats électoraux contestés que la Cour Suprême a dû valider. En 2017, Uhuru Kenyatta remporte une nouvelle élection, celle-ci encore fortement contestée. Suite à sa défaite, l'opposant Raila Odinga a à nouveau adressé une requête auprès de la Cour Suprême qui cette fois a annulé les résultats électoraux. Ceci est devenu une décision historique en Afrique et l'une des très rares au monde. Le pays a tenu un deuxième tour des élections dans lequel Kenyatta est sorti vainqueur après qu'Odinga se soit retiré, refusant de participer pour cause d'irrégularités. Ces élections ont également été le théâtre de violences et d'importantes manifestations au sein de la population, de moindre ampleur qu'en 2007 mais inquiétant néanmoins la communauté internationale.

Sources pour cet article :

Wikipedia.fr

Jeuneafrique.com

<https://www.jeuneafrique.com/891251/politique/kenya-mort-de-lex-president-daniel-arap-moi-au-pouvoir-pendant-24-ans/>

Perspective.usherbrooke.ca, de l'Université de Sherbrooke, Canada

DEMOCRATIE ET CORRUPTION

La corruption s'exprime et agit sous différentes formes : prévarication, concussion, imposition de frais ou taxes commerciaux exceptionnels, trafic d'influence, blanchiment d'argent, et le plus connu, le pots-de-vin versé ou donné à des fins très diverses. Toutes ces formes de corruption peuvent être observées au Kenya !

Dans ce pays, un citoyen ordinaire peut brandir un billet pour pouvoir passer un barrage, faire avancer un dossier dans une administration ou obtenir un passe-droit quelconque. Le Fonds monétaire international (FMI) estime que les Kényans donnent en moyenne 16 pots-de-vin par mois.

Le degré de corruption évalué par les institutions internationales varie depuis les années 90. Selon l'indice de perception de la corruption (IPC), développé par l'ONG Transparency International, autour de l'année 1998, on indique un degré de 2,50 sur une échelle de 10. En 2002, on observe le plus bas taux de corruption soit un degré de 1,90.

La situation de corruption s'avère être un frein important au développement du pays : elle entrave la croissance économique, ce qui décourage l'investissement privé étranger, entraînant aussi une réduction des ressources, ce qui affecte la maintenance des infrastructures et la création d'opportunités pour la population.

En 2018, le président actuel, Uhuru Kenyatta, a affirmé vouloir récupérer l'argent qui a été « volé » (ou potentiellement autorisé à sortir par des voies illicites) du budget de l'Etat, une somme qui monte à 6 milliards de dollars par année. Pourtant, depuis son arrivée à la tête du pays en 2013, le Kenya connaît une hausse de corruption de 240 %, le classant parmi les pays les plus corrompus du monde, selon Transparency International.

Différentes transactions douteuses se sont produites sous son administration. Par exemple, en 2018, deux achats faits par l'Agence nationale pour la jeunesse attirent l'attention : l'achat d'un « seul pneu » détournant les fonds d'un million de dollars et l'achat d'une commande de viande qui totalise un montant de 8,5 millions de dollars, l'équivalent de 66 kg de steak par jour. Selon Samuel Kimeu, directeur de Transparency International Kenya, « Les montants sont de plus en plus importants. Dans les années 1980 et 1990 [époque du président Daniel arap Moi, où la corruption s'est systématisée], on entendait parler de commissions, sur 10 ou 20 % des contrats. Aujourd'hui, le coût des projets va enfler plusieurs fois pour inclure le coût de la corruption. »¹.

Le président a entamé certaines actions pour contrer la corruption : par exemple, il a suspendu divers responsables de marchés publics, et il a obligé les agents publics et les membres du gouvernement à fournir des rapports détaillés sur leur train de vie quotidien. Grâce à ces mesures, en 2018, le président a pu ordonner l'arrestation de 28 personnes qui ont eu un rôle à jouer dans un scandale qui a fait tomber l'ancien ministre des Finances.

Sources pour cet article :
Perspective.usherbrooke.ca, de l'Université de Sherbrooke, Canada
Jeuneafrique.com

BONIFACE MWANGI

Issu du dossier de presse du film
Traduit de l'anglais par Melissa Girardet

Boniface Mwangi, né le 10 juillet 1983, est photojournaliste, politicien et activiste impliqué dans l'activisme socio-politique. Il est connu pour ses photos des violences post-élection qui ont frappé le Kenya en 2007-2008 et son travail en tant que l'un des plus importants activistes du pays. Boniface a grandi dans une famille monoparentale pauvre dans la circonscription de Starehe à Nairobi, avec 6 frères et sœurs. Mwangi a eu une scolarité instable et a surtout aidé sa mère à vendre des livres dans les rues de Nairobi. A la mort de sa mère en 2000, Mwangi, alors âgé de 17 ans, a décidé qu'il devait changer pour survivre. Il rejoint alors une école biblique avec l'intention de devenir pasteur et obtient un diplôme d'études bibliques. Pendant ses études, il a commencé à s'intéresser à la photographie. Bien qu'il n'ait pas fait d'études secondaires, Mwangi est parvenu à obtenir une place à l'école de journalisme. Afin de financer ses études, il a dû continuer à vendre des livres dans la rue, mais a

¹ Cité dans un article de Le Monde paru le 14 janvier 2019.
https://www.lemonde.fr/afrique/article/2019/01/14/au-kenya-la-guerre-contre-la-corruption-ne-convainc-pas_5408877_3212.html

rapidement commencé à acquérir de l'expérience en tant que photjournaliste. Il a été publié dans un journal national et, en 2005, il a remporté ses premiers prix de photographie. Il a reçu le prix de photjournaliste de l'année de CNN Africa pour les photos qu'il a prise des violences post-élection de 2007-2008. Il a souffert d'un syndrome de stress post-traumatique en raison des violences dont il a été témoin et a décidé de quitter son travail de photographe afin d'œuvrer pour la justice sociale au Kenya, principalement au travers du street art et de manifestations de rue pour attirer l'attention sur les violations des droits de l'Homme et la corruption politique dans le pays. L'une de ses initiatives les plus durables à ce jour est Pawa 254, un espace où artistes et activistes travaillent ensemble pour un changement social au Kenya.

DECLARATION DU REALISATEUR, SAM SOKO

Issu du dossier de presse du film
Traduit de l'anglais par Melissa Girardet

Mon nom est Sam Soko et j'aime mon pays, le Kenya. Toutefois, je crains son élite corrompue et tribale. Il y a quelques années, j'ai eu l'idée de créer un manuel d'activisme pour l'Afrique. Il s'agissait d'une collection de courtes vidéos documentant le travail de militants à travers le continent. J'ai été inspiré par le Printemps Arabe, et je me demandais si un mouvement similaire de manifestation contre les dirigeants africains despotiques était en vue. C'est ainsi que j'ai rencontré Boniface Mwangi, le militant le plus tristement célèbre du Kenya. Quatre ans plus tard, ce qui devait être un manuel est devenu un portrait visuel intimiste et une histoire documentant les frissons, les craintes et les sacrifices induits par le militantisme. Une importante question que j'ai eue il y a quatre ans, et que je me pose toujours aujourd'hui, est de savoir quelles sont les implications de vivre une telle vie – pour la communauté au sens large et pour sa propre famille ? Dans ce cas, qu'est-ce qui vient en premier, la famille ou le pays ?

Cette histoire [du film] se déroule dans un contexte historique d'injustices, qui ont été utilisées par les gouvernements kényans postindépendance pour attiser la haine entre des personnes qui partagent habituellement les mêmes cultures. Il est ironique que nos dirigeants actuels utilisent les mêmes tactiques que nos anciens colonisateurs : diviser pour régner en créant « la peur des autres ». Ceci est fait pour entretenir un obstacle encore plus grand au progrès, que le juge en chef du Kenya a expliqué ainsi : « La plupart des pays ont une Mafia, au Kenya, la Mafia a un pays ».

Il fait référence à la façon dont la corruption et la mauvaise gouvernance se sont enracinées dans la vie quotidienne de mon pays. Les dirigeants kényans ont trouvé un moyen de diviser les gens en utilisant les appartenances tribales et les pots-de-vin aux électeurs.

Notre pays est aux prises avec les « Fake News » depuis plus de 50 ans. Les politiciens kényans ont passés des décennies à perfectionner l'art sombre de répandre le mensonge au sein de la population afin de s'assurer que les gens se méprisent les uns les autres. Le résultat est que chaque cycle électoral de 5 ans est caractérisé par la violence. Le pire exemple de violence post-électorale s'est produit en 2007 quand plus de 1400 personnes ont été tuées et des centaines de milliers de Kényans ont été déplacés à l'intérieur du pays. C'est d'ailleurs cette violence qui a mis le protagoniste principal de cette histoire, Boniface Mwangi, sous les projecteurs nationaux et internationaux. En tant que jeune photographe, il a documenté cette violence, remportant plusieurs prix internationaux et locaux pour son courage, couvrant les histoires des survivants. La vie de Boniface a été changée à jamais depuis lors, car il se tourna vers le militantisme comme moyen d'instiguer un changement dans le leadership kényan. C'est ainsi que je l'ai rencontré.

J'ai réalisé que la vie d'un militant cache beaucoup de chose. Face à une société dont les mentalités sont difficiles à changer, ils doivent également faire face à leur propre famille. L'épouse de Boniface, Njeri, s'est révélée un élément central du récit. En tant que témoin de ce qu'il y a au-delà de l'identité de militant et de politicien de Boniface, elle a apporté un point de vue rare et remarquable des sacrifices que les familles de militants politiques doivent faire dans leur quête pour un changement social.

Boniface et Njeri sont Kikuyu. Les Kikuys sont la plus importantes des 42 tribus du Kenya. Il s'agit de la seule chose qu'ils ont en commun avec la classe dirigeante, menée par notre président actuel, Uhuru Kenyatta, le fils du premier président du Kenya, Jomo Kenyatta. Les convictions de Boniface font qu'il est considéré comme un traître par les membres de sa communauté ethnique et une partie de sa famille. Des manifestations dynamiques, aux menaces de mort en passant par les conflits familiaux et les décisions qui changent la vie, ce film raconte l'histoire de leur parcours si particulier. Dans un monde où semer les graines de la division continue d'être encouragé, je pense que raconter cette histoire va inspirer les spectateurs du monde entier à se battre à leur manière pour la justice et une société plus égalitaire et inclusive.

J'ai filmé pendant plus de quatre ans, saisissant l'histoire de Boniface et Njeri dans un style intimiste et observationnel. A certains moments, les protagonistes sont conscients de la présence de la caméra et interagissent avec elle. Cette approche crée une compréhension très personnelle et étroite des deux. Je les ai également interrogés séparément, ce qui permet à leurs perspectives individuelles différentes d'apparaître dans le film.

ENTRETIEN AVEC LE REALISATEUR, SAM SOKO

Issu d'un article de Nadia Neophytou, dans Okayafrica

23 septembre 2020

<https://www.okayafrica.com/interview-sundance-director-sam-soko-softie/>

Interview: Sam Soko is the Kenyan Director Behind Sundance Hit, 'Softie'

OA: Early on in the film, we learn how steadfast Boniface Mwangi is — he talks about being willing to die for the ideals he believes in, which made me think of Nelson Mandela and his Rivonia Treason Trial speech. Boniface is someone in the present day who still shares this belief?

When we were working on the edit, and kind of crafting and thinking about what the story was going to be, something that we found that was really, really interesting is, with a lot of the stories, like the story of Nelson Mandela, you'd never see the other side. That's something we see later, up ahead, as a retrospective. We'd hear about Martin Luther King and then we'd read about Coretta Scott in, I think, 1990, like, 'Oh, this was her struggle.' That sort of thing. But for me, Boniface and Njeri represented a present day reality struggle that showcases what Mandela was going through, what Martin Luther was going through. That was kind of like unravelling the curtain; when you see Martin Luther marching, Coretta's at home, trying to help their kids do their homework. And this is the reality.

OA: And the film poses that question of love for your country versus love for your family, and which one should come first?

Exactly. They see it in different ways. Boniface sees it that if you improve the country, you improve the lives of those who you love. Njeri's like, you have to have your family's back first. And that means everything else comes second. And she's right; she's not wrong. And he's not wrong.

OA: The film really is privy to some really private moments in Mwangi's life — how did you gain his trust?

When we started filming the short video, he was really involved with the protests, and we started doing the protests with him. So we were—quote, unquote—in the trenches with him in the protests, and somehow that's how he kind of welcomed us to his home. When you've been with someone in the streets, and you're tear-gassed together more than once, you already have a common bond. But then I started developing a relationship with him that was beyond the streets. Just checking up on him and asking, what's going on, what's taking place? That sort of thing. I think it took a while. And I think even from Njeri, we kind of developed a kind of camaraderie that was separate from my relationship with Boniface, because I would actually be like, 'Hey, he said that, how does that make you feel?' And not necessarily on camera. But over time, he kind of accepted us to be there with a camera. At some point, I kind of felt like they were talking to me, and not necessarily the camera; like, the camera is kind of this thing that's there, but not there. That kind of trust, again, was built on a respect that I have for them and their values and what they're doing. I think that's something they saw. It made them trust me with their story and trust me with their family.

You're the director of the film, but you're also producer, writer and cinematographer. Did Boniface's own style as a photojournalist influence you in any way?

The film has more than one cinematographer, and a lot of my cinematography is within the intimate moments, because that's when they would only engage with someone they trust. But him being a photographer actually, to a point, made the work a bit hard because he's constantly looking at how you're doing it. He's in your face about the angle. He's like, 'Hey, why are you standing there, you should be there.' But in some places he did help 'cause he's been filming in the streets and filming protests for a very long time. So when you're there filming, he'll easily tell you, 'Dude, don't stand there. They're about to start tear-gassing. Go to the other side.' And it's weird, when you're on the other side and you're filming, and all of a sudden you see tear gas, you wonder, 'How the hell did he know?' You do that 234 times and you start knowing yourself, 'Oh, this is how,' and he was really helpful in that sense.

I can imagine that filming during the protests must have been one of the big challenges of making this film but what else did you struggle with? There were death threats for Mwangi, did that happen to you as well?

It's so funny, when you're filming and when you're in the protests, it's adrenaline talking. So you're not really thinking about whether you're going to be okay. This one time, I got arrested because the cop said I was a spy for the protesters. [We had everything] from cameras breaking to sound equipment messing up, but when it became a more political story, with death threats, it became scary even for editing the film. Because you don't know who's watching you. This one time, I was with him in the car, filming, and we were being followed. So we kind of had to be very careful who we are telling about the story. It was a very deep secret that we were making this film and there are people who are watching it now asking, 'How could you keep this from us from all these years?' Because we had to do that. Especially when the family was in the US. We had to do that for the sake of safety for him, Boniface, for his family but also the film team. I remember doing the pitches with different names. But then we were also lucky that we had our co-producing partner in Canada, Eye Steel Film, so they were able to house the edit there. I went to Canada to edit and that kind of also gives you a kind of freedom to think and work and create. That was the reality, and now I think we have PTSD from the film. I can't film another protest. I'm sorry. I'm out. Like, it tapped me out.

There are similarities to the Black Lives Matter protests here in the US, against police brutality and violence but the slogan takes on a different resonance in places like Kenya, where the police force is particularly heavy-handed. How do you see these protests as being similar but also different?

There are two things that you learn with the film. One, our voices can never be silenced. They will try, but I think humanity is like a pressure cooker. The more you boil us, the more you put that heat, the more explosive we become. And through people like Boniface's life, you see that there are human beings who exist, who do extraordinary things.

The other thing is the idea of activism doesn't necessarily just speak to the person who's on the street. It doesn't necessarily speak to the person who's holding the placard. An activist is someone like Njeri and her life, and her family. And Khadija [Mohamed, Mwangi's campaign manager]. She's such a strong and powerful activist in her own right. She was Boniface's campaign manager for free. The work they did was so powerful. And you have these other people in the background who are doing such incredible things. The sum total of what they've done is [to] instigate... We have an election next year, but I am so sure that we are going to have so many candidates who are going to be like, 'We want you to donate to our campaign. We have these values and beliefs; this is what we want to do.' That is how we need to go about change or add on to the conversations of change.

The same thing that's happening with the Black Lives Matters movement. Yes, there are people going to the street and we should keep going to the street. But we need to push people to engage in policy and make sure these policy changes are made.

We need to stand for what we believe in, as filmmakers in spaces where we feel oppression exists. Like the rules that have come out with the Academy Awards, these are rules that should be celebrated because they add on to that conversation of diversity and representation. All these things—that sum total—is what makes the difference. It's going beyond the streets and going beyond our Tweets, going beyond our Facebook messages, making films and sharing films. We just need to keep pumping up the volume, keeping the heat up, keep pushing. It's gonna take a while, but we'll get there.

That's where you as a filmmaker come in—this film was the first Kenyan film to get into Sundance, where it won a special editing prize.

There's another film I'm producing and, and, yes, I had my film at Sundance, that's great. But there's this other filmmaker who's making another film, and it's so cool, and this is the thing—we need to keep bouncing off this energy and this light and this vibe, and just keep pushing and making sure that the wheels keep turning. That's what we're all about.

How do you renew your strength, as a filmmaker but also as a Kenyan and as an African?

Being a Kenyan is hard. I think being an African is hard. Like, it's hard. There's a line I heard Boniface say once: 'I love my country, but I am afraid of my government.' But the way in which, personally, I find energy is when I meet new filmmakers, or you know, people who are like starting out and they want to make films that sound totally crazy. And they believe that they can do it. And I'm like, 'yes, yes, keep going!' We are planning to do a premiere. We have not confirmed the date yet but we're thinking it's around going to be early October in Kenya, because Kenyans haven't watched it. The government gave us an adult rating.

This is the same government that banned Wanuri Kahiu's *Rafiki* because of its homosexual theme...

Exactly, that's what we're getting but the lemonade that we've made out of all this is, 'Guess what? This is cinema!' We're going to take it to a cinema. People are going to come to watch it in a cinema or watch it at home or watch it in the best way possible. And the people who've watched it have appreciated it as a film and a story, and *their* story. They've seen a reflection of themselves. That gives me so much joy because the Kenyans who've watched it, when they give you feedback, they say, this is truth; this is our truth. And they don't see just an activist. They see a couple struggling with love. They see our history in the last 10 years. And they're like, 'What the hell, we lived this?' and they see the things that are unresolved — and many things are unresolved. Seeing that reaction gives me so much strength and hope. But it's hard. It's very hard. Because, you know, you have to wake up and see the policeman getting a bribe. And you're like, 'Homie' ?

PISTES DE REFLEXION EN CLASSE

1. Militantisme et démocratie

Que signifie le mot « démocratie » pour vous ?

- ➔ Mener les élèves à parler de leur propre conception de la démocratie, de ce qui est démocratique et de ce que cela implique sur la vie des citoyens.

Définition :

Le terme démocratie désigne un régime politique fondé sur le principe que la souveraineté appartient à l'ensemble des citoyens, soit directement (par des référendums) soit indirectement par l'intermédiaire de ses représentants élus. Les élections doivent se tenir au suffrage universel, de façon régulière et fréquente. La démocratie suppose l'existence d'une pluralité d'options et de propositions, généralement incarnées dans des partis et des leaders ayant la liberté de s'opposer et de critiquer le gouvernement ou les autres acteurs du système politique. La démocratie exige aussi que les grandes libertés soient reconnues: liberté d'association, liberté d'expression et liberté de presse. On oppose la démocratie à l'autocratie: tyrannie, monarchie, dictature et toutes les formes de pouvoir où la majorité est exclue du processus décisionnel (régimes autoritaire et totalitaire).

Le terme est parfois utilisé d'une manière abusive ou trompeuse pour maquiller une dictature.

Source : <https://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMDictionnaire?idictionnaire=1487>

Le Kenya est désigné comme un pays démocratique selon son organisation officielle et sa division du pouvoir. Qu'en pensez-vous après avoir vu le film ?

Pour quelles raisons Boniface s'engage-t-il principalement ?

Le parcours militant de Boniface est certainement né dans son quartier d'origine pendant son enfance. Il a grandi dans une famille monoparentale très pauvre avec 6 frères et sœurs. Plutôt chétif et sensible, il a vite subi des railleries et reçu le surnom de « Softie ». Cette enfance difficile l'a construit dans son identité d'adulte et il a principalement décidé de s'engager afin d'assurer aux générations futures de meilleures conditions de vie que ce que lui et sa famille ont vécu. Il considère que cette lutte se situe avant tout dans la lutte pour un Etat véritablement démocratique et l'instauration d'un gouvernement

honnête et non corrompu. Le fait qu'il adopte aujourd'hui le surnom de « Softie » montre qu'il ne laissera pas les tirans, ceux qui martyrisent les autres, gagner, qu'il ne se laissera pas intimider.

Pouvez-vous faire un lien entre les événements présentés dans le film et la réalité qui vous entoure ou dans un autre pays occidental ?

Qu'avez-vous pensé du comportement des gens lors de la campagne électorale de Boniface ?

- ➔ Parler de la corruption, de la façon dont cette corruption s'est immiscée jusque dans les habitudes des citoyen·ne·s ordinaires, ce que l'on voit dans les scènes où les gens demandent à Boniface une contrepartie pour leur vote.

Que pensez-vous des deux postures de Boniface et de Njeri par rapport aux priorités de la vie ?

- ➔ Boniface pense que la priorité est son pays, car améliorer la situation dans son pays signifie pour lui améliorer et protéger la vie de ceux·celles qu'il aime ainsi que le futur de ses enfants. Pour Njeri, la priorité est la famille, tout devrait passer au second plan, même la lutte pour un avenir meilleur.

Comment expliquez-vous les violences qui ont lieu suite aux élections (celles relatées au début du film datant de 2007, puis celles dont on est témoin grâce au film en 2017) ?

Pour bien comprendre ces situations tendues et violentes autour des élections présidentielles, il faut connaître quelques éléments de l'histoire du Kenya. Lors de l'époque coloniale, une méthode utilisée par les colons pour « maîtriser » la population autochtone a été d'exploiter les origines ethniques des individus et de manipuler les opinions pour faire en sorte que les gens d'ethnies différentes se montent les uns contre les autres. Après l'indépendance du pays en 1963, ces méthodes ont continué à être exploitées par les élites dirigeantes afin de maintenir le pouvoir et de servir leurs intérêts politiques, sociaux et financiers.

Les partis politiques vont bien souvent de pair avec les appartenances ethniques, faisant de chaque course aux élections des conflits ethniques, plutôt que des oppositions politiques. L'élite dirigeante fait partie de la communauté Kikuyu, une communauté privilégiée depuis le colonialisme, car considérée comme « supérieure » par les colons. Ce statut (artificiel) a été maintenu après l'indépendance. Ainsi qu'il est indiqué dans le film, les anglais ont planté les graines du tribalisme, mais les gouvernements qui les ont suivis ont arrosé ses graines.

2. Le travail du réalisateur

Pensez-vous qu'il a été difficile pour le réalisateur de tourner ce film et créer une relation de confiance avec les protagonistes ? Oui, non, pourquoi ?

Le projet qui a donné naissance au film était d'abord un projet d'une courte vidéo sur le sujet de l'engagement militant et Sam Soko a rencontré Boniface Mwangi dans ce cadre. Il a donc commencé à tourner sa vidéo au moment où Boniface était très impliqué dans les manifestations, il a dû être à ses côtés lors des marches et différentes manifestations. C'est ainsi que Boniface l'a accueilli, comme un partenaire militant. Sam Soko dit lors d'un entretien: « When you've been with someone in the streets, and you're tear-gassed together more than once, you already have a common bond. ». Il estime toutefois que le lien s'est véritablement construit en raison du fait que non seulement il tournait son

film et participait aux côtés de Boniface aux manifestations, il prenait soin également de prendre des nouvelles de Boniface, de sa lutte et de son parcours. Donc le « vrai lien » s'est fait sur la durée. Avec Njeri, l'épouse de Boniface, c'est également sur la durée que le lien et la confiance se sont construits. Soko explique : « we kind of developed a kind of camaraderie that was separate from my relationship with Boniface, because I would actually be like, 'Hey, he said that, how does that make you feel?' »

Comment se manifeste la présence de Sam Soko dans le film ?

- Interviews face caméra
- Interaction des protagonistes avec la camera

De ces interactions, le réalisateur dit « A certains moments, les protagonistes sont conscients de la présence de la caméra et interagissent avec elle. Cette approche crée une compréhension très personnelle et étroite des deux. Je les ai également interrogés séparément, ce qui permet à leurs perspectives individuelles différentes d'apparaître dans le film. »

Mais en grande partie, Sam Soko adopte une approche où la camera et le réalisateur se font oublier, donnant un sentiment au spectateur de témoin direct des événements.

Quel est, selon vous, le positionnement de Sam Soko par rapport aux événements présentés dans le film ?

Sam Soko a activement participé aux actions de Boniface Mwangi, son projet n'était pas seulement de documenter les événements et la vie de Boniface, mais de contribuer à la lutte. En effet, Soko est à la base très engagé dans la lutte sociale dans son pays. Par ailleurs, le film n'est pas seulement un montage d'images qui montre les manifestations, la violence et la répression subie par les manifestants. C'est un film qui fait un pas plus loin, qui montre la réalité de ce qu'est être militant, engagé dans une lutte pour la liberté de son pays, une réalité qui se poursuit au-delà des rues et des manifestations, dans la vie personnelle et familiale. Le point de vue pris dans le film est clairement un point de vue qui soutient le positionnement de Boniface ainsi que sa lutte, mais également qui glorifie son combat en montrant les sacrifices et les contraintes qu'il s'impose et qu'il impose à sa famille.

Le travail sur ce film a été aussi dangereux pour Sam Soko, victime de harcèlement de la police notamment. Au moment où les menaces de mort ont commencé à être proférées à l'encontre de Boniface, Sam Soko et son équipe ont rapidement compris que le risque était également présent pour eux. Ils·elles ont dû rester très discret·e·s sur les raisons de leur tournage, et précautionneusement sélectionner les personnes à qui ils·elles ont parlé du projet, et cela pendant les 4 ans qu'ont pris le tournage puis la période de post-production.

Ce film est également particulier dans le fait qu'il ne fait pas que relater une réalité kényane, mais montre des préoccupations et des choix de vie potentiellement universels.

Quels sont les éléments qui peuvent être ajoutés au montage dans un film documentaire pour orienter et informer le spectateur ?

- De la musique, pour orienter la lecture du film, donner une certaine ambiance
- Une voix off ou un commentaire pour orienter la lecture des images
- Des textes pour donner le nom, la fonction d'un personnage ou situer les lieux dans lesquelles les images ont été tournées

Le réalisateur a choisi de ne pas ajouter de voix off et peu de commentaires. Discutez ce choix. Est-ce que cet ajout aurait modifié le film ? Comment ?